

# Jacques Savoie

*Une histoire de cœur*



roman

10  
10

Jacques Savoie

*Une histoire de cœur*

Roman



*... à Pascale*

## Pour le plaisir

C'était comme au cinéma. Nous étions trois à faire la queue. Un grand qui me bloquait complètement la vue et un petit qui se cachait de l'autre côté. Plus loin, il y avait le douanier américain dans son kiosque. Il regardait vaguement les papiers qu'on lui présentait, donnait un coup de tampon, apposait ses initiales, tout cela sans jamais relever la tête. Quand vint mon tour, et pour je ne sais trop quelle raison, il sortit brusquement de sa torpeur. Je lui fis un sourire, le même que sur ma photo de passeport, mais cela ne fit rien pour arranger les choses. Bougon, il me demanda si j'allais à New York pour le travail ou pour le plaisir.

— Non... euh, oui. Pour le travail... Je vais à New York pour le travail.

L'hésitation est le faux nez du mensonge, tout le monde le sait. Impatient, il tourna les pages du livret puis revint à la photo.

— Citoyen américain ?

Ce n'était pas tout à fait une question. Plutôt un grognement auquel il aurait fallu répondre par un autre grognement...

— Bien sûr que non. Je n'ai qu'un seul passeport et vous l'avez entre les mains.

L'air vexé, il me demanda aussitôt mon permis de travail. En deux petites questions et une seule hésitation, je venais de me coincer le doigt dans la porte.

— C'est-à-dire que... Ce n'est pas vraiment pour le travail. Je suis scénariste. J'écris des films... Enfin... Il y a un producteur de New York qui s'intéresse à un de mes projets. Un long métrage. Je vais le rencontrer, c'est tout. Rien d'officiel. En fait, on peut dire que je vais à New York pour le plaisir. Vous voyez ce que je veux dire.

— Alors, vous travaillez pour le plaisir ?

— C'est ça, oui. Je travaille pour le plaisir.

— Comme ça, on met pour le plaisir.

— Oui, c'est ça. Mettez pour le plaisir !

Il griffonna quelque chose sur un bout de papier et le glissa dans le passeport. Travailler pour le plaisir. J'aimais bien cette façon de voir les choses. Il y eut un petit moment d'accalmie, je repris mes papiers et le douanier leva le doigt en pointant une porte de l'autre côté de son kiosque.

— Si vous voulez bien aller dans le bureau, là. Un officier de l'immigration sera avec vous dans un instant.

Le bureau ? Quel bureau ? J'avais un avion à prendre. C'était sûrement une erreur !

— Une simple formalité. Ça ne sera pas long.

Chaque fois que j'avais ouvert la bouche depuis deux minutes, je n'avais fait que m'enfoncer. Valait peut-être mieux, cette fois, jouer de ruse. Sans rechigner, je fis ce que le douanier me demandait et un autre voyageur prit ma place devant le petit kiosque.

Le bureau était un cagibi tout froid, meublé d'une table et de deux chaises. Il y avait aussi une grande horloge au mur. Elle était là pour l'angoisse, de toute évidence. Quelqu'un viendrait s'asseoir devant moi et laisserait passer le temps par-dessus son épaule. Il me redemanderait si j'allais à New York pour le travail ou pour le plaisir. Il chercherait à me faire mentir et je tomberais inévitablement dans le piège puisque c'était là le but de l'exercice.

Il se passa bien cinq minutes avant que l'officier d'immigration se présente. J'avais eu le temps de réfléchir... et de changer d'idée au moins trois fois. Dès qu'il entra, je le mis au fait de ma nouvelle situation.

— Je ne pars plus. Je ne vais plus à New York. Laissez-moi sortir d'ici. Je veux rentrer chez moi.

L'officier me salua poliment, fit mine de ne pas entendre et s'intéressa aussitôt à mon passeport. Il hochait la tête en tournant les pages, son double menton dansait la java sur son nœud de cravate et, chaque fois qu'il bougeait un peu, un bruit de clefs résonnait dans ses poches.

— On ne quitte pas ce pays comme on sort d'une étable, monsieur. Il faut d'abord s'expliquer.

C'était un peu fort. D'abord on me refusait l'entrée aux États-Unis, et voilà maintenant que je n'avais plus le droit d'en ressortir... et tout cela sans même avoir quitté Montréal.

— Je peux voir votre valise, s'il vous plaît ?

Je mis ma mallette sur la table. Je n'avais rien à cacher de toute façon. Rien, sauf les promesses d'un contrat. Mais c'était pour le plaisir, ça. Et le douanier avait été formel : aucun permis n'était nécessaire pour aller se faire plaisir à New York. C'est alors seulement que je remarquai la petite épingle dorée sur l'uniforme de l'agent d'immigration. Il s'appelait Dufresne. W. Dufresne. Il n'avait pas

l'air méchant. Plutôt sympathique, même. En fouillant dans la mallette il tomba presque aussitôt sur le scénario. Il le prit dans ses mains et fit rouler les pages.

— UNE AFFAIRE DE CŒUR, marmonna-t-il en s'arrêtant sur le titre. De quoi ça parle ?

J'avais la tête un peu vide, la gorge serrée et pas du tout envie de lui raconter une histoire. Mais W. Dufresne insistait :

— C'est une histoire d'amour, c'est ça ?

— Pour l'instant, ce n'est qu'un projet. Rien de plus. Je ne vois pas pourquoi vous en faites un drame, d'ailleurs.

— Pourquoi, c'est une comédie ?

L'horloge était toujours aussi inquiétante et W. Dufresne avait l'air de se trouver drôle. Il passa une main sur un de ses mentons et demanda comme s'il réfléchissait tout haut :

— Avec qui allez-vous discuter, à New York ? Je veux dire, ils s'appellent comment, les gens que vous allez rencontrer ?

— Idalgo King. C'est le producteur. Et sa compagnie s'appelle Top View Production. Ils ont lu la première version et je crois qu'ils sont intéressés.

W. Dufresne tourna les pages et s'arrêta au hasard sur une réplique qu'il lut à haute voix.

— Ça fait quinze fois que je le vends, mon chien. C'est un truc que j'ai trouvé pour faire de l'argent. Il reste un jour ou deux chez ses nouveaux propriétaires puis il revient.

Un large sourire apparut sur son visage.

— Le type vend son chien, il empoche le fric et trois jours plus tard, le chien revient. Comme ça, il peut le revendre de nouveau. C'est bon, ça.

Cet homme, qui fouillait dans ma vie, ne voyait plus rien autour de lui. Il jubilait tout en parcourant les

scènes, se mouillait le pouce avant de tourner les pages et tenait le manuscrit comme s'il lui appartenait.

— Est-ce que vous connaissez les comédiens qui vont jouer là-dedans ?

C'était peut-être un piège. Mais ça m'était égal, maintenant. Mon avion devait être loin.

— On a parlé de John Bernstein. Je ne sais pas.

— Bernstein... connais pas.

Méticuleusement, il remit le scénario dans la mallette et la referma doucement. L'air ravi, il me redonna mon passeport, comme si j'étais subitement devenu quelqu'un de respectable, et ajouta sur le ton de la confiance :

— J'adore le cinéma. Une fois, j'ai travaillé comme figurant dans un film. Je faisais un douanier...

Lorsqu'il remit la mallette, je ne pus m'empêcher de dire :

— Écoutez. Il n'y a rien de certain. Tant qu'un film n'est pas tourné, on ne fait qu'en parler.

W. Dufresne sembla déçu. C'était comme si je venais de cracher dans le mirage. Il fit le tour du petit bureau, ouvrit la porte et me conduisit jusqu'au corridor menant à la passerelle d'embarquement. Je regardais droit devant moi, sans rien dire. Il n'y avait entre nous que le cliquetis du trousseau de clefs qui s'agitait dans sa poche. On entendit le dernier appel et l'officier d'immigration s'arrêta à quelques pas de l'avion.

— Je suis sûr que ça va marcher. C'est un bon gag, le chien qu'on vend et qui revient.

Je hochai la tête sans relever les yeux. Encore un qui se mêlait de cinéma ! J'étais sur le point de monter dans l'avion lorsque la petite épingle en or de son costume scintilla tout à coup. Pour je ne sais quelle raison, je lui tendis la main en demandant :

— Et votre nom ? C'est Walter ou Wilfred ?



— Willy, répondit-il fièrement. Willy Dufresne.

Alors une hôtesse me fit signe de monter, et la porte de l'avion se referma sur l'homme au trousseau de clefs. Je serais à New York dans un peu plus d'une heure.

\*\*\*

L'hôtesse était en fait un hôte, mais c'était à s'y méprendre. Après m'avoir conduit jusqu'à mon siège, au-dessus de l'aile, il poursuivit sa route et s'arrêta devant un petit placard où se trouvaient les instruments de son métier. Il en tira un gilet de sauvetage, un masque à oxygène et fit face à son public pour le numéro d'usage. Une voix féminine se mit alors à susurrer dans les haut-parleurs pendant que l'hôte mimait la catastrophe au milieu de l'allée. Quelques passagers levèrent le nez de leur journal et l'avion s'ébranla sur la piste. C'est alors seulement que je remarquai l'écran de cinéma, sur la cloison devant moi. Peut-être y avait-il un programme dans la pochette. Je regardai partout mais il n'y avait rien, sauf la dernière édition du *Village Voice*.

L'hôte avait maintenant le masque à oxygène sur le nez. L'avion dansait sur la piste et le pauvre homme avait toutes les peines du monde à se tenir debout. Je fermai les yeux et sentis le sol me glisser sous les pieds. Un air de Puccini me trottait dans la tête. Une pièce pour quatuor à cordes que j'avais écoutée ces derniers temps. L'avion prit de l'altitude, un frisson me courut dans le dos et une voix me souffla à l'oreille :

— Est-ce que vous voulez une revue... ou le *New York Times* peut-être ?

Machinalement, je fis signe que oui et l'hôte, qui s'était défait de son masque, posa un journal sur mes genoux. Je lui demandai aussitôt :

— Et l'écran, c'est pour quoi ?

— Le vol sur New York est trop court pour qu'on présente un film. C'est au retour seulement qu'on fait la projection.

— Pourquoi ? C'est plus court d'aller à New York que d'en revenir ?

— Pas du tout. Le vol fait Montréal – New York – Tampa. Et ensuite, Tampa – Montréal, d'une seule traite.

— C'est quoi, le film ?

Il était déjà au fauteuil suivant mais lança quand même, d'un ton enjoué :

— PARIS TEXAS. Je l'ai vu au moins cent fois mais quand on revient de Tampa, je ne peux pas m'empêcher de regarder. Il est vraiment bon, ce film.

L'avion se redressa au-dessus des nuages. Le cœur flottant, je mis le nez dans le hublot et pris une grande respiration. Les événements s'étaient pour le moins bousculés depuis vingt-quatre heures. D'abord ce téléphone tout en superlatifs d'Idalgo King, pour me dire que le scénario lui avait beaucoup plu, puis ce rendez-vous avec ce John Bernstein dans un grand hôtel de New York. Entre les nuages qui moutonnaient sous l'aile et les hommes d'affaires qui fouillaient déjà dans leurs mallettes, je vis sur l'écran vide les premières images de mon film.

\* \* \*

Cela commence par un tintement d'ustensiles sur des verres de cristal. Scène de mariage. Un jeune couple timide s'embrasse pendant que les invités applaudissent. Mais très vite, la caméra s'éloigne de la table d'honneur. On découvre un homme dans la cinquantaine. Il est très discret au milieu de cette foule joyeuse. Les yeux clairs et les joues rouges, il a les cheveux plutôt longs pour son âge. De la négligence peut-être, ou un soupçon d'excentricité. Il s'appelle Maurice Renard.

Tout près de lui, Elizabeth, sa femme, jette un œil à sa montre. Elle est nettement plus jeune que lui mais cela ne paraît pas... ou si peu. Elle a les cheveux tirés en chignon derrière la tête, porte une robe toute simple et sourit du bout des lèvres. Au bout d'un moment, elle se penche vers son mari mais son geste est interrompu par son voisin de table qui lui souffle à l'oreille :

— Je trouve qu'ils font un beau couple, moi. Une assistante de recherche et un stagiaire en bioéthique.

— Ils doivent se parler de manipulations génétiques en faisant l'amour, lance Maurice Renard, sans sourciller.

Ce voisin, c'est Léonard Balfour, le patron de l'Institut d'études génétiques avancées. C'est un homme qui fait tout par politesse et le large sourire qu'il arbore n'est en fait qu'un rictus.

— Si tu n'avais pas envie de venir, tu n'avais qu'à rester chez toi, Maurice.

Renard plonge dans son verre, l'œil goguenard :

— Elle a été mon assistante de recherche pendant des années. Je ne pouvais pas lui faire ça.

Puis il prend la main d'Elizabeth et la serre très fort dans la sienne.

— En fait, je suis venu pour entendre Elizabeth. C'est une bonne raison, ça, non ?

La caméra revient à la table d'honneur. Les mariés sont en train de découper le gâteau. Tout dans leurs gestes est maladroit, mais cela n'a aucune importance. Une armée de serveurs se dispersent alors dans la salle avec des tranches de gâteau qu'ils distribuent à gauche et à droite. Pour Elizabeth, c'est le signal. Elle se lève, rassemble ses affaires et murmure :

— Il faut que j'y aille, moi. Ça va être notre tour.

Effleurant de la main le visage de Maurice, elle lui adresse un petit sourire en s'éloignant entre les tables.

Les yeux de Renard s'animent, il se redresse sur sa chaise et la suit amoureusement du regard.

— Enfin ! Il va se passer quelque chose, lance-t-il.

Léonard Balfour, qui se tient toujours aussi droit, a du mal à cacher son agacement.

— Elle joue du violoncelle tous les jours chez toi. Tu pourrais profiter un peu de la fête. Ça ferait changement, non ?

Mais Maurice n'a d'attention que pour Elizabeth, et lorsqu'elle disparaît, à l'autre bout de la salle, son visage s'éteint momentanément.

— J'ai un faible pour la musique romantique. C'est comme ça.

Peut-être est-ce une façon étrange de commencer un film. Des ustensiles qui tintent sur le cristal, un baiser, une sortie de scène. Mais tout va très vite. Un air de violon se fait entendre du côté de la table des mariés, les invités se lèvent les uns après les autres, et tout se met à bouger dans l'image. Le calme des premiers instants a disparu et nous voilà en train de suivre Maurice Renard au milieu de la foule.

La musique monte toujours du fond de la salle. C'est un quatuor à cordes, d'où se détache le son grave du violoncelle. Jouant délicatement du coude, Renard se glisse parmi les invités et vient se poster devant le petit orchestre. On reconnaît aussitôt Elizabeth. Ses grands doigts fins courent sur le manche du violoncelle, s'arrêtant parfois, le temps d'un vibrato. Elle est entourée de trois femmes qui semblent aussi passionnées qu'elle. Maurice connaît la pièce par cœur. Il la fredonne tout bas et hoche la tête aux moindres changements de rythme.

Mais Léonard Balfour ne tarde pas à le rejoindre. Il prend Maurice par le bras et lui souffle à l'oreille :

— Viens avec moi. Viens voir les mariés. Ça va leur faire plaisir.

Renard ne bouge pas. Il écoute religieusement la musique.

— Ça s'appelle *Chrysanthème*... C'est de Puccini.

— On écouterait plus tard.

— Contrairement à ce que l'on croit, Puccini n'a pas écrit que des opéras. Ça lui arrivait parfois de se payer un petit quatuor. C'est beau, tu ne trouves pas ?

Maurice Renard se tait quelques instants, puis souffle à l'oreille de Balfour :

— Tu sais qu'on les a invitées à jouer à Salzbourg ? On leur a proposé de donner le concert d'ouverture au Festival de musique de chambre. Elizabeth ne vit plus que pour ça...

Léonard Balfour hoche doucement la tête et prend son mal en patience. Lorsque les dernières notes de *Chrysanthème* tombent enfin, il passe une main sous le bras de Maurice et l'entraîne vers la table d'honneur. Plusieurs invités se pressent autour des mariés. Le patron de l'Institut passe devant eux, hausse le ton pour qu'on sache bien qu'il est là, et fait les présentations.

— J'ai pensé que vous seriez contente si je vous amenais le professeur Renard...

Baiser furtif, les yeux de la jeune femme scintillent. Elle se tourne aussitôt vers son mari :

— Serge, voici le professeur Maurice Renard. C'est un chercheur au laboratoire.

Et, sans reprendre son souffle :

— Je suis tellement contente que vous soyez là... et Elizabeth aussi, qui a bien voulu jouer un peu de musique avec son quatuor.

Maurice Renard penche la tête dans un geste qui hésite entre la timidité et le malaise. Le quatuor vient tout juste de se lancer dans une nouvelle pièce. Du Vivaldi probablement. Tout à fait approprié pour une fête de ce genre. Maurice tend l'oreille, convaincu de

pouvoir reconnaître le morceau à distance. Mais la mariée ne cesse de parler.

— Le professeur Renard est en train de mettre au point un nouveau type de morphine. Un antidépresseur, mais sans les risques d'accoutumance. C'est vraiment fascinant, ce qu'il fait. Il va devenir célèbre un jour...

Renard se met alors à tousser, mais l'assistante de recherche continue de parler à une vitesse folle, comme si le temps lui était compté.

— D'ailleurs, j'ai lu des extraits de l'article que vous préparez en ce moment pour l'*American Journal of Medicine*. Votre théorie sur le neurorécepteur Kappa est tout à fait remarquable...

La toux s'aggrave. Le professeur met une main sur sa bouche, courbe les épaules et, d'un geste convulsif, cherche à reprendre son souffle. La mariée s'inquiète, Léonard Balfour le prend par les épaules, mais il les repousse tous deux et finit par se redresser, le visage rouge et les yeux gonflés.

— Ça va, ça va. Ce n'est rien.

À peine a-t-il prononcé ces mots que sa toux reprend. Le patron de l'Institut est de plus en plus nerveux. Renard s'appuie sur le dossier d'une chaise et attend que l'orage passe. Puis, redressant à nouveau l'échine, il se tourne vers la mariée et demande :

— Est-ce que vous aimez la musique ?

Un ange passe. Personne ne répond. Plus loin, un photographe s'agite. Il voudrait bien faire un cliché mais le moment est plutôt mal choisi : Maurice Renard a les larmes aux yeux et le visage écarlate.

— C'est ça, prenez une photo, lance-t-il pour essayer de dissiper la tension. Ça nous fera un souvenir.

Léonard Balfour prend le bras de la mariée. Le stagiaire en bioéthique piétine sans trop savoir où se

mettre et Maurice Renard finit par redresser les épaules. Faussement sûr de lui, il fait signe au photographe de croquer la scène.

— Tu devrais y voir, à cette toux, se plaint le patron de l'Institut. Ce n'est pas le moment de nous laisser tomber. Nous avons besoin de toi.

L'éclair du flash lui arrache un sourire forcé. L'image se fige en une banale photo de mariage alors que le professeur se remet à tousser.

— Ne t'inquiète pas, lance finalement Renard. Je vais te l'écrire, cet article. Tu l'auras avant la fin du mois.

\*\*\*

Je fixais toujours l'écran, essayant d'y voir Bernstein. Le souvenir que j'avais de ce comédien était plutôt vague. Un second rôle dans un film dont le titre m'échappait complètement. Pourtant, Idalgo King s'était montré débordant d'enthousiasme à son égard. C'était un des grands selon lui... et plus encore, il avait été touché par mon scénario, par ce professeur travaillant dans un laboratoire et follement amoureux de sa femme, violoncelliste et de treize ans sa cadette.

Pendant que les hommes d'affaires s'absorbaient sur leurs calculatrices, je revis la photo de mariage. Cette robe toute blanche comme un trophée, au milieu de ces hommes en habit noir. Léonard Balfour y régnait en patron, le stagiaire se faisait le plus discret possible et Maurice Renard, la main devant la bouche, toussait à s'en rompre le cœur...

Mais la photo se désagrégea dans mon esprit, faisant place à une lumière rouge et clignotante. Presque aussitôt, le cri d'une sirène déchire la nuit... Des images laconiques se bousculent sur l'écran. Avant même de savoir ce qui se passe, on se retrouve devant un hôpital.

Une ambulance arrive en catastrophe. Quelqu'un en descend, une glacière à la main. Des médecins se pressent à l'entrée puis disparaissent au fond d'un corridor...

L'action est saccadée. On se retrouve tout à coup dans une pièce toute blanche. Deux hommes sont penchés sur une petite table et n'ont d'attention que pour un objet qu'ils manipulent délicatement.

— Comment tu le trouves ? demande le premier.

— ... Il est beau, se contente de répondre le second.

— Ça devrait aller. On peut leur dire qu'on est prêt.

— O.K. je leur téléphone.

Les deux hommes s'écartent et la caméra se fixe sur un cœur humain. Un cœur presque neuf et que l'on garde sur la glace en attendant de le remettre au chaud. Plus loin, quelqu'un décroche le téléphone et compose un numéro, mais la scène s'interrompt avant qu'il n'ait le temps de dire quoi que ce soit.

Puis, comme par magie, on retrouve Elizabeth. Elle est penchée au-dessus de Maurice Renard. Son teint rose fait contraste avec les traits pâles et tirés de son mari, qui a le regard glauque et cligne à peine des yeux. On comprend alors qu'il est étendu sur une civière. Elle s'approche et lui souffle sur le visage, comme si elle éteignait une bougie.

— Ils ont trouvé un cœur, Maurice. Un cœur en parfait état...

Renard ouvre péniblement la bouche mais elle lui met aussitôt un doigt sur les lèvres.

— Tu me le diras plus tard.

Docile, il resserre les lèvres. Ses yeux roulent sur la gauche puis sur la droite, comme s'il cherchait quelque chose. Mais il n'y a rien à voir. Ils sont dans l'antichambre du bloc opératoire et les rideaux blancs sont tirés.

— Plus tard... gémit-il.

Elizabeth lui passe une main dans les cheveux.



— C'est ça... Plus tard, tout ira mieux. Avec le nouveau cœur, ce sera une deuxième vie.

Un semblant de sourire se forme sur le visage éteint de Maurice Renard. Il hoche doucement la tête et finit par dire :

— On ira à Salzbourg ensemble... pour le concert.

Les doigts d'Elizabeth ne cherchent plus à le faire taire, maintenant. Elle lui caresse le visage, tout en faisant signe que oui de la tête. Mais l'agitation monte autour d'eux. Quelqu'un tire les rideaux. Une infirmière apparaît.

— Chante, Elizabeth...

Elle se rapproche encore un peu.

— Chante... Chante-moi *Chrysanthème*.

Émue, elle lève les yeux. L'infirmière est immobile. Sans chercher à comprendre, Elizabeth se met à fredonner l'air de *Chrysanthème*. Un demi-sourire apparaît aussitôt sur le visage de Maurice Renard. Mais le moment ne dure pas. Il faut passer au bloc opératoire...

La civière roule dans le corridor... Elizabeth fredonne toujours. Maurice aussi, d'ailleurs. Il chante le petit air du mieux qu'il peut. On distingue à peine la mélodie. Puccini ne s'y reconnaîtrait pas, mais peu importe.

Plus loin, le corridor devient un entonnoir. Des portes s'ouvrent, la civière passe et Elizabeth Renard reste seule derrière. Les portes se referment et la scène s'éteint sur la voix de Maurice, chantonnant l'air de *Chrysanthème* dans le noir.